

ANNA MAZIARCZYK

DIRE L'ENFANCE AUJOURD'HUI :
BERCEAU D'ÉRIC LAURENT

Résumé. Considéré comme un auteur des fictions ludiques et connu pour son style maniériste, Éric Laurent se lance, avec *Berceau*, dans une littérature intimiste, tout en élargissant les enjeux habituels du genre. Texte autobiographique sous forme de journal intime, *Berceau* raconte l'expérience de l'adoption vue sous la perspective paternelle, rare en littérature. Il privilégie surtout la problématique de l'enfance pour montrer la manière dont s'y tissent des liens affectifs et en fournir deux images contrastées : celle de l'enfance au quotidien, banale mais retentissante de bonheur et celle désespérément solitaire, sans perspectives pour l'avenir que vivent les enfants abandonnés. Le présent article cherchera à saisir la pluridimensionnalité thématique et stylistique du récit de Laurent dont le principal enjeu consiste moins à perpétuer les expériences personnelles que de plaider en faveur des orphelins en montrant le rôle magistral de la famille dans la vie aussi bien des enfants que des adultes.

Mots clés : Éric Laurent ; enfant ; récit d'enfance ; paternité ; adoption.

Lié depuis le début de sa carrière littéraire avec les Éditions de Minuit, Éric Laurent est considéré comme un représentant des « fictions joueuses » (Blanckeman, *Les fictions singulières* 59) qui reposent sur les transfigurations ironiques de genres classiques et sur une écriture « maniériste » (Michelucci 265) qui offre un contraste frappant avec les histoires très dans l'air du temps qu'il raconte. Dans *Berceau*, paru en 2014, il rompt avec cette esthétique postmoderne pour se lancer dans une écriture intimiste, repliée autant sur lui-même que sur un enfant qui s'introduit dans son existence pour la transformer profondément. Journal d'adoption semblable dans les grandes lignes aux journaux de naissance tenus par les parents pour perpétuer les souvenirs liés à la venue au monde de leur bébé, le texte n'est pas un simple

Dr habil. ANNA MAZIARCZYK – Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin, Faculté des Sciences humaines, Institut des langues vivantes, Département d'études romanes; adresse pour correspondance : Plac Marii Curie-Skłodowskiej 4A, 20-031 Lublin; courriel : anna.maziarczyk@poczta.umcs.lublin.pl. ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-8485-0915>.

enregistrement de la vie dans son déroulement, censé documenter les débuts à la fois compliqués et pleins de bonheur d'une famille en train de se constituer. Il s'agit plutôt là d'un récit pluridimensionnel et tout en saveurs littéraires sur l'enfance dans ses diverses facettes dont nous chercherons à cerner les richesses thématique et stylistique ainsi que les enjeux qu'il soulève.

Éric Laurent, qui déclare souvent sa préférence pour les questions stylistiques – « Dès mon premier livre, raconter des histoires ne m'a jamais intéressé » (Tran Huy), dit-il dans une de ses interviews – fournit ici au lecteur l'histoire touchante des parents engagés dans une adoption internationale, interrompue en plein cours par le décret interdisant de confier les enfants marocains à des couples étrangers, jugés inaptes à les élever dans le respect correct de la religion musulmane. De facture différente des écrits précédents de l'écrivain, *Berceau* s'inscrit pourtant dans son esthétique littéraire : l'événementialité est assez réduite¹ et nettement moins mouvementée que ce à quoi on pourrait s'attendre. Outre quelques renseignements dissipés çà et là sur les démarches entreprises par l'écrivain et sa femme Yassaman – « Entre avril 2012 et septembre 2013, je me suis rendu une vingtaine de fois au Maroc. Pour y retrouver un enfant. Un enfant abandonné. Mon fils » (Laurent quatrième de couverture) – le texte fait défaut du parcours du combattant qu'ils ont dû effectuer pendant plus d'un an avant de pouvoir emmener chez eux le petit Ziad. De même, pas d'épanchements sur les craintes pour l'avenir ou les souffrances psychiques causées par une situation d'incertitude persistante. Le texte évite de jouer sur les ressorts typiques du dramatisme et surtout de procéder à cette « exagération des caractéristiques du moi le plus profond » (Michelucci 270) qui fait la particularité des écrits laurentiens à facture autobiographique². La véritable épreuve que traverse le couple, ce « long, pénible et parfois même douloureux chemin que nous avons parcouru pour avoir un enfant » (Laurent 15), n'est ici donnée à lire qu'en arrière fond de moments ordinaires que les parents essaient de partager avec le bébé pour lui faire ressentir leur amour. C'est ce quotidien banal d'une petite famille à trois que conte essentiellement *Berceau*, abandonnant la perspective strictement autobiographique et intimiste pour mettre au centre l'enfant et en faire le pivot textuel principal.

Ce transfert thématique se réalise sur plusieurs plans et se matérialise tout d'abord à travers une dimension réflexive qui se trame aux marges des évé-

¹ Cet amaigrissement des trames narratives chez Laurent est remarqué ne serait-ce que par Pascal Michelucci (274).

² Surtout du roman *À la fin*.

nements relatés. Sous-titré « récit », le texte ne cherche pas tant à documenter les étapes successives de l'adoption qu'à laisser une large part aux émotions, perceptions et ressentis de toutes sortes qu'elle déclenche chez le futur père et narrateur. La paternité est à ses yeux associée non à un plaisir de prendre soin de la plus faible créature du monde, comme Michel de Montaigne désigne l'enfant (54), et l'accompagner au quotidien dans son épanouissement personnel mais plutôt à des devoirs de toutes sortes imposés comme une chaîne, entravant sa liberté et subordonnant l'existence à un train-train ennuyeux à mourir. Ces *a priori* se voient exprimés tantôt sans détour, sur un ton d'aveu personnel retentissant de sincérité, tantôt dans un style recherché au « registre exigeant » (Turin 224) qui contraste étonnamment avec le contenu authentique et intime :

Longtemps, je n'ai pas voulu être père. « Moi, un fils ! eussé-je pu m'écrier tel Flaubert, oh non, non, plutôt crever dans un ruisseau écrasé par un omnibus. – L'hypothèse de transmettre la vie à quelqu'un me fait rugir, au fond du cœur, avec des colères infernales. » [...] À l'instar de Montaigne, j'accordais de surcroît plus de valeur à « ce que nous engendrons par l'âme, les enfantements de notre esprit, de notre courage et suffisance » qu'à « la commodité d'avoir des enfants et héritiers, quelques complets et accompliz qu'ils puissent estre ». (Laurent 19)

Le processus de familiarisation avec le projet d'adoption s'effectue chez le narrateur progressivement, sous l'effet de méditations au sujet de la famille en particulier et le sens de l'existence humaine en général. S'éveille alors chez lui la conscience que l'adoption colle parfaitement à ses convictions personnelles et qu'il se réaliserait peut-être même mieux dans le rôle de père de remplacement qu'en tant que parent biologique. Car le fait de prendre en charge un orphelin privé d'amour parental et de chances pour un épanouissement personnel constitue par excellence un acte d'empêchement de la souffrance que la procréation peut, en revanche, engendrer puisqu'elle consiste en une mise au monde d'un être sans sa volonté ni aucune garantie qu'il sera capable de faire face aux aléas de l'existence et vivre une vie heureuse. La « parentalité acquise » (Barbalato 9) paraît désormais au narrateur être sa vocation existentielle la plus fondamentale : « [...] il me semble que j'étais destiné, dans le fond, à l'adoption plutôt qu'à la génération. Il était dit que je n'allais pas donner la vie, mais que j'en sauverais une. Je ne ferai donc pas de souche, mais greffe » (Laurent 20).

Le texte entretient tout au long de son cheminement cette ambiance de prédestination, créant l'impression que la trame de la vie du narrateur a été au préalable tissée et programmée à se mêler à celle du petit Ziad. Certains événements qui adviennent à cette période de sa vie ou des détails insignifiants de la réalité – nid de cigognes aperçu incidemment, promesse de repos entendue pendant le spectacle théâtral – sont considérés comme « un heureux présage » (Laurent 15) pour la démarche entreprise et une « prémonition » (Laurent 15) d'un avenir fortuné. L'épisode le plus significatif à ce titre et, incontestablement, un des plus poétiques, est celui où le narrateur s'imagine le destin croiser le chemin de sa femme Yassaman et de la mère biologique de Ziad pour faire heureusement évoluer leurs maternités perturbées :

Qui sait, peut-être l'avons-nous croisée [...] ? Peut-être Yassaman [...] la frôlât-elle ? Peut-être même, dans la perpétuelle cohue des souks de la médina [...], leurs deux ventres se pressèrent-ils un instant l'un contre l'autre ? En ce cas, il ne me déplaît pas d'imaginer que quelque divinité, sachant que l'enfant que la première portait ne verrait pas le jour et que la seconde abandonnerait celui auquel elle donnerait vie deux ans plus tard, se soit plu à lier leurs destins en décrétant que ce qui serait enlevé à l'une lui serait rendu par l'autre. (Laurent 12)

Formulé principalement en une seule phrase longue à n'en plus finir, digressive et méandrique, le passage évite d'exprimer tout simplement les suppositions que le narrateur s'échafaude dans son cerveau. S'effectue plutôt ici « la création d'un contre-monde, adossé au réel et le récusant » (Turin 226) qui scelle pour ainsi dire le sort du narrateur : racontant un épisode qui n'a jamais eu lieu mais dont l'intensité est particulièrement haute grâce à la description détaillée, le passage rend vraiment réel ce que le narrateur s'imagine être son destin.

Témoignage intime du processus de l'adoption vécu par le père, d'autant plus remarquable que la perspective paternelle est plutôt rarement représentée dans la littérature, *Berceau* est également un récit d'enfance original sur fond du genre mentionné. Au lieu de donner une de ces images spécifiques de l'enfance « choyée, nostalgique, sacrifiée, brisée, humiliée, maltraitée » (Denooz et Abi-rached 15-16) qui prolifèrent sous la plume des auteurs de diverses époques et cultures, il s'attache plutôt à montrer le tout premier âge de la vie humaine dans ce qu'il a de particulier. En effet, la trame événementielle se voit ici régulièrement délaissée au profit des passages descriptifs plus ou moins longs, centrés sur le petit Ziad, qui occupent une large partie

du texte. Telles des photographies verbales, ils peignent un nourrisson dans les phases successives de son développement : premiers moments de la vie, gestes et balbutiements, sourires et mots. Sont captés, par ailleurs, non seulement tous ces instants significatifs qui font la fierté des parents du progrès de leur progéniture mais aussi des attitudes, réactions et émotions enfantines observables dans des situations courantes, comme c'est par exemple le cas de cette scène de la prise dans les bras :

Ziad apprécie l'étreinte des adultes qui l'entourent. Ce qu'il n'aime guère, en revanche, c'est le passage de son berceau à leur poitrine. Il ouvre ainsi de grands yeux, la tête renversée en arrière, et crispe ses petits poings dès lors qu'on le soulève. (Laurent 52)

À ces portraits individuels et dynamiques s'ajoutent des épisodes de la vie quotidienne typique d'une famille – repas, soins hygiéniques, jeux – de même que des moments spontanés et désarmants par leur comique simpliste. Rappelons ici ne serait-ce que ces scènes qui montrent l'enfant en train d'apprendre à marcher et rendent de manière on ne peut plus drôle l'extrême difficulté de l'action banale pour un adulte mais exigeant du bébé tout un tas de compétences qu'il ne possède pas encore. Le narrateur pose un regard tendre sur son fils adoptif et portraiture *ad vivum* cet « être plus proche de l'incréé » (Chevalier 191), pas encore pleinement constitué physiquement et psychiquement, une petite personne en devenir. Car il partage l'opinion de Jean-Jacques Rousseau que « l'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres » (118) et c'est elle, avec toutes ses spécificités, qu'il veut capter à travers l'écriture.

Pour ce faire, Laurent déploie tout un éventail des stratégies originales qui font la saveur indéniable du texte. *Berceau* n'a rien à voir avec une écriture plate et transparente, affichée par nombre d'écrits autobiographiques³ mais s'emploie à transcrire le réel de façon à la fois fidèle et poétique⁴, en jouant sur la dynamique du langage et les clins d'œil intertextuels. On retrouve ici, adoucies considérablement et nettement moins abondantes, les trouvailles stylistiques connues de ses romans antérieurs qui donnent à la prose laurentienne une coloration emphatique et quelque peu rétro. Le récit s'emploie notamment à varier les modes d'expression, oscillant entre un style documentaire, sobre et immédiat, et une langue recherchée, d'une ex-

³ Les textes d'Annie Ernaux sont emblématiques de ce style.

⁴ « [L]a poésie m'intéressait davantage que le roman », déclare Laurent dans l'entretien accordé à Minh Tran Huy.

trême richesse et d'une élégance rare même dans la meilleure littérature. Tantôt simples et courtes, les phrases s'allongent parfois indéfiniment, s'affranchissent des limites syntaxiques et gagnent en complexité. Soit parce que les subordonnées se multiplient, capricieusement imbriquées l'une dans l'autre (la rencontre hypothétique de deux mères, mentionnée ci-haut), soit que des ajouts ou des extensions diverses ont lieu, dans des parenthèses qui s'ouvrent ici et là (l'épisode du départ vers la France les multiplie à l'excès, Laurent 86) ou sous la forme de listes énumératives d'une précision inégalée (scène montrant la diversité des soins parentaux, Laurent 25). Le texte est également parsemé de tournures grammaticales peu utilisées dans le discours courant, telles ces formes inversées du présent : « peut-être éprouvé-je soudain » (Laurent 87), du futur proche du passé : « lui allait-il falloir repartir » (Laurent 74) et surtout du subjonctif imparfait : « ne fût-ce que », « eût ainsi donné », « eussé-je pu m'écrier », (Laurent 13, 39, 19) qui contrastent fort avec la nature de l'énoncé. Elles donnent l'impression d'un « dandysme verbal » (Michelucci 267), d'une écriture inhabituellement élégante sinon même précieuse, trop soignée par rapport à la réalité ordinaire qu'elle transcrit. Les répercussions pragmatiques et sémantiques de ces procédés, amenés par Laurent au sommet de la perfection, sont patentes. La lecture se complique significativement et n'a d'autre choix que devenir davantage attentive aux remaniements textuels qui se produisent, la langue gauchie engendrant le « délitement du sujet » (Turin 225) principal et le surgissement de nouveaux sens à sa place.

La préférence de l'auteur va toutefois nettement vers une écriture intertextuelle qui mobilise la mémoire du lecteur et son savoir du large domaine culturel. Le texte est régulièrement truffé d'allusions à des personnages remarquables, réels ou fictifs, de même que de citations et références à tout un patrimoine artistique et historique : la littérature, la mythologie, la peinture, la musique et d'autres sphères encore. Ainsi, tombé sur ses fesses pendant les premières tentatives de marcher tout seul, le petit Ziad est assimilé à « Job sur son tas de fumier, dont ses couches-culottes parfois souillées pourraient du reste être tenues pour l'équivalent portatif » (Laurent 73), la détresse qu'il éprouve en s'efforçant en vain de cueillir une orange hors de la portée de ses petites mains est comparée à un « supplice de Tantale » (Laurent 69) et ses agitations joyeuses à la vue des parents suscitent chez eux des associations poétiques : « peut-être se croit-il ailé, de ces *ails d'azur* dont parle Hugo » (Laurent 51). Ce dernier exemple signale d'ailleurs aussi une autre stratégie couramment employée par Laurent au niveau de la biogra-

phie enfantine, celle de l'inversion feinte des perspectives qui prend la forme d'une écriture en empathie avec l'enfant et donne l'impression que le texte « superpose le regard de l'enfant et la perspective de l'adulte » (Blanckeman, « La tentation du défaut » 273). Tout en racontant les événements de sa position de parent, le narrateur ne manque pas de quitter son point focal pour adopter celui de son fils et montrer la réalité à travers ses yeux :

Quel mauvais tour était-on en train de lui jouer ? Lui allait-il falloir repartir de zéro et apprendre de nouveau à marcher ? [...] D'accablement, il se laissa choir sur ses fesses, puis plongea aussitôt ses deux mains dans le sable, qu'il considéra quelques instants, avant que de les porter à sa bouche [...]. Puisque cette matière menaçait de l'engloutir, autant s'en emplir soi-même – et qu'on en finisse ! (Laurent 74-75)

Ailleurs, sans créer comme ici, par les questions rhétoriques et le discours indirect libre, l'impression d'une vision enfantine de la réalité, le narrateur décrit tout simplement les émotions et sensations éprouvées par Ziad : vertige quand il est pris dans les bras par des adultes, conscience d'être abandonné par ses parents biologiques (Laurent 52, 55) ou bien goûts et préférences : « Il aimerait mieux que nous secouions les grands arbres » (Laurent 53). Ceci n'est, bien évidemment, qu'une extrapolation émotionnelle, effectuée par analogie à des émotions habituelles dans des situations similaires. Son mécanisme se laisse surtout voir dans les passages où le narrateur apparaît comme une instance focalisante, trahissant par les formules « Je suis presque sûr », « il semble que », « sans doute » (Laurent 49, 54, 73) qu'il ne s'agit là que de la reconstruction mentale du psychisme de son fils. Force est de constater que la stratégie de l'inversion des perspectives sert directement l'enjeu textuel qui est de capter l'enfance de façon multidimensionnelle, sans la réduire au prisme habituel en littérature qui consiste en une « écriture propre de l'adulte jouant à déplacer ses tonalités pour créer un monde enfantin » (Chevalier et Dornier 9). Elle imprègne tout au plus *Berceau* d'un ton de tendre complicité, laissant voir la profonde relation affectueuse qui s'instaure entre le père adoptif et son fils.

Derrière cette image touchante et sophistiquée d'une enfance ordinaire qui peut évoluer normalement dans le cadre d'une famille harmonieuse (certes recomposée mais d'autant plus heureuse), se profile également une autre, à résonances contraires, qui montre une enfance malheureuse et défavorisée, pleine de tristesse et de désespoir. Celle que Ziad a eu la chance

d'éviter grâce à l'adoption mais qui est le sort de nombreux enfants abandonnés chaque année partout dans le monde et spécialement dans des pays arabes où c'est un véritable phénomène social causé par la morale stricte d'inspiration religieuse. Tout en réfléchissant sur les raisons qui poussent les jeunes mères à accoucher dans la clandestinité, Laurent fournit çà et là plusieurs aperçus de cette enfance brisée, amputée de ses racines et d'amour parental qu'il a pu observer durant son long séjour au Maroc. Il donne à voir le fonctionnement de l'orphelinat de Rabat, institution incapable de remplacer la maison parentale non tant en raison des conditions de vie très rudes que par son ambiance guère familiale. Exposés à diverses maladies causées par des courants d'airs constants, le manque de chauffage central et l'état déplorable des bâtiments, privés de la moindre intimité dans les salles communes visitées sans cesse par le personnel soignant et les parents adoptifs, les enfants y souffrent surtout d'une solitude énorme qui endommage profondément leur personnalité, les privant de réflexes typiques pour leur âge :

[...] nous sommes frappés par le calme des nourrissons de l'orphelinat, qui, pour la plupart, ne pleurent presque jamais [...]. Personne – puisqu'il n'est que deux nourrices par pouponnière – ne se précipitant vers eux pour les consoler ou leur apporter ce qu'ils réclament, ils ont très vite compris que cela ne servait à rien. Aussi restent-ils sagement silencieux en attendant qu'on veuille bien les nourrir, les changer ou les prendre dans ses bras. (Laurent 56)

Est également montrée l'évolution dramatique de cette enfance abandonnée avec toutes ses conséquences néfastes. À travers des prises de vue sur l'existence des enfants de la rue, « hirsutes, loqueteux et crasseux » (Laurent 47) qui passent leur temps à mendier, voler des choses dans l'intention de les revendre pour gagner un peu d'argent et se droguer avec les substances les moins chères et les plus nocives à la santé, Laurent présente les germes de la psychopathologie sociale. Grave problème des pays pauvres incapables de la maîtriser, elle constitue le destin inévitable de gamins dépourvus de protection parentale et d'assistance sociale qui n'ont d'autre alternative que de vivre en permanence dans des conditions déplorables et de lutter autant qu'ils peuvent pour survivre d'un jour à l'autre, les actes de délinquance et l'abus de substances psychoactives étant les seules stratégies d'action et de consolation du mal de vie qu'ils connaissent. Viennent enfin des représentations poignantes de l'enfance la plus défavorisée, atteinte de divers handicaps physiques, déficiences intellectuelles ou d'autres troubles pathologiques plus ou moins graves. Privée par le sort non seulement d'un

milieu familial normal mais aussi des moindres chances de mener une vie supportable et autonome, elle est plus que toute autre esseulée et assoiffée d'affection ou au moins d'une attention que l'on lui refuse systématiquement. Les épisodes focalisés sur Nadir, un de « ces rebuts de la société » (Laurent 27) toujours en train de pivoter autour des visiteurs pour engager un dialogue rudimentaire ne dépassant pas quelques formules basiques qu'il est capable d'exprimer et pour s'immiscer dans le cadre des photos prises sur le terrain, sont particulièrement représentatifs de cette enfance pitoyable, sans perspectives d'avenir, à la recherche désespérée du seul droit de vivre dans la société à défaut de pouvoir établir des relations interpersonnelles tout ordinaires. Peignant le panorama complexe d'une enfance privée d'enfance, *Berceau* mesure l'impact de la famille sur l'individu, en scrute les répercussions sur le psychisme et montre la manière dont se structure une jeune identité privée du soutien de ses parents et de cette « immersion dans le bain familial » que l'on sait décisive pour l'avenir (Morin 158). « L'enfance n'est ni nostalgie, ni terreur, ni paradis perdu, ni Toison d'or, mais peut-être horizon, point de départ... » dit Perec (21) et s'est ainsi que la perçoit Éric Laurent qui s'attache à souligner dans son texte l'importance cruciale de tout jeune âge dans le développement ultérieur de l'être humain.

Cette trame à statut documentaire qui renseigne sur la face douloureuse de l'enfance est, dans *Berceau*, strictement corrélée avec la trame intime qui la motive et l'alimente profondément. Tout en faufilant dans son récit des images de l'enfance telle qu'elle ne devrait pas être, Laurent ne veut pas seulement prendre la parole au nom des mineurs, incapables eux-mêmes d'attirer l'attention de la société sur leur triste sort car, comme le rappellent les mots de Jules Michelet, « l'enfant [...] languit et ne peut pas se plaindre ; personne ne veut l'écouter » (194). Enthousiasmé par la perspective de devenir le père adoptif de Ziad qu'il considère comme sa destinée intime et particulière, l'écrivain ne s'illusionne pas sur le fait que le choix de l'enfant pour l'adoption ne dépend que d'un pur hasard, matérialisé dans le texte d'une manière significative par le geste de la nourrice en chef posant autoritairement son doigt sur un berceau parmi d'autres pour désigner leur bébé à des futurs parents. Cette conscience de la contingence des événements fait naître chez lui une affection particulière, une sorte d'amour paternel général et universel pour tous les enfants qui demeurent sans familles, sans foyers, sans noms :

Peut-être même, [...] sa main brune de femme de Sud [...] hésitait-elle encore entre plusieurs nouveau-nés [...] qui en fixaient la paume de leurs petits yeux curieux, captivés par les rinceaux éphémères qui la couvraient tout entière et dans les sinuosités abstruses desquels, sans le savoir, ils contemplaient leur destin. Aussi Yassaman et moi-même avons-nous toujours un peu considéré ces enfants comme les nôtres et lié au leur le sort de Ziad. (Laurent 59)

S’y joint une volonté ferme d’agir pour leur cause, d’entreprendre les mesures possibles – actions médiatiques, démarches juridiques, autres formes d’influer sur la société et les institutions – afin de trouver des moyens pour donner à ces enfants des chances d’accéder à une vie normale. Pour l’écrivain professionnel qu’est Laurent, dire l’enfance devient alors une obligation morale et personnelle mais surtout un moyen d’exprimer sa tendresse et son attention pour ceux qui en manquent plus que tout. Inséré dans le texte, un bref poème intitulé simplement « Les enfants abandonnés » (Laurent 35) où les mêmes images de la solitude, du rejet, de l’existence ratée reviennent transposées dans le motif du vide et renforcées par des allusions bibliques à la naissance du Jésus et la visite des trois Mages⁵ prouve que, par l’écriture, il cherche à adopter et faire siens, ne serait-ce que dans la littérature qu’il compose, ces enfants que nul autre ne veut.

« Chaque période a les récits d’enfance qu’elle mérite » dit Marie-Louise Audiberti (158) et il ne fait aucun doute que ces fictions sont largement inspirées tout autant par le contexte socio-historique qu’elles reflètent, en laissant voir l’enfant dans le monde à un moment donné, que par les manières de narrer propres à leur époque. Premier et pour le moment seul texte dans la production littéraire de Laurent traitant de cette problématique, *Berceau* tend à éviter les stéréotypes narratifs et thématiques de la littérature qui met l’enfant en centre (cf. Schaffner 9). Ni fiction classique à facture de roman d’apprentissage ou à coloration sociologique ni texte moderne saisissant la période initiale de la vie « sur un mode schizoïde ou [...] symbiotique » (Blanckeman, « La tentation du défaut » 273), l’ouvrage revêt une forme hybride d’autobiographie parentale mâtinée des biographies d’un enfant (concret) et de l’enfance (collective). Différentes en ce qui concerne leur poids dans le texte, leur style singulier oscillant entre l’intime, le ludique et le reportage ainsi que leur ton enthousiaste ou sombre, ces trois trames s’interpénètrent pour donner un récit riche, varié et surtout authentique, résultat du vécu de l’auteur. Plus que de témoigner de l’expérience de « paren-

⁵ « Nul archange, nul signe ou quelque autre présage / n’annonça leur venue, que l’on tut comme un délit » (Laurent 35).

talité acquise » (Barbalato 9) et de l'enrichissement personnel procuré par la relation affectueuse avec un tout petit être, le texte dit essentiellement l'enfance de l'époque actuelle : l'enfance ordinaire et tout à fait banale qui est vécue au quotidien dans des familles contemporaines ainsi que l'enfance perturbée de diverses façons, moins par ces grands conflits internationaux ou des changements socio-économiques que dénoncent nombreux écrivains d'aujourd'hui⁶ que par le simple manque de foyer stable et de tendresse parentale. À travers ces images contrastées mais complémentaires dont est tissé *Berceau*, Laurent montre sans trop de pathos ce que l'on a tendance à oublier dans le tourbillon des événements de chaque jour : que vivre parmi ses proches, entouré de leur amour et soutien, et de leur rendre la pareille est un véritable bonheur qui permet aux parents et aux enfants de créer des liens et influence profondément leurs vies. Il revendique également le droit à ce bonheur vital, possible à atteindre au moyen du processus d'adoption, pour tous ceux qui en ont été privés par le sort : « parents de second rang [...] [et] enfants de seconde main » (Laurent 58).

OUVRAGES CITÉES

- Audiberti, Marie-Louise. *Écrire l'enfance, douce ou amère, éclairée par la littérature*. Éditions Autrement, 2003.
- Barbalato, Beatrice. "L'Introduction." *Autobiographies et biographies sur l'adoption*, edited by Beatrice Barbalato, Presses Universitaires de Louvain, 2015, pp. 9-15.
- Blanckeman, Bruno. *Les fictions singulières. Étude sur le roman français contemporain*. Prétexte Éditeur, 2002.
- Blanckeman, Bruno. "La tentation du défaut (sur quelques récits d'enfance)." *Le récit d'enfance et ses modèles*, edited by Anne Chevalier and Carole Dornier, Presses Universitaires de Caen, 2003, pp. 271-279.
- Chevalier, Anne. "La vogue du récit d'enfance dans la seconde moitié du XX^e siècle." *Le récit d'enfance et ses modèles*, edited by Anne Chevalier et Carole Dornier, Presses Universitaires de Caen, 2003, pp. 191-200.
- Denooz, Laurence et Nehmetallah Abi-rached. "Introduction." *L'enfance dans la culture arabe contemporaine, Littérature et cultures arabes contemporaines*, special issue of *Littérature et culture arabes contemporaines*, no. 5, 2017, pp. 15-16.
- Laurent, Éric. *Berceau*. Les Éditions de Minuit, 2014.
- Michelet, Jules. *Le Peuple*. Flammarion, 1974.

⁶ Par exemple Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala, Laura Alcoba, pour ne citer que quelques noms bien connus.

- Michelucci, Pascal. "Le parti pris de l'expression. Le roman maniériste d'Éric Laurent." *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, edited by Bruno Blanckeman and Barbara Havercroft, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, pp. 265-276.
- Montaigne, Michel de. *Essais*, livre I. Gallimard, 1965.
- Morin, Edgar. *L'identité humaine*. Seuil, 2001.
- Perec, Georges. *W ou le souvenir d'enfance*. 1975. Gallimard, 1993.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Émile ou de l'éducation*. 1762. Éditions Garnier Frères, 1964.
- Tran Huy, Minh. "Entretien avec Éric Laurent." <http://www.zone-litteraire.com/litterature/interviews/entretien-avec-eric-laurent.html>. Page consultée le 11 mai 2019.
- Turin, Gaspard. "Éric Laurent, la liste et l'écriture du maximalisme." *Existe-t-il un style Minuit ?*, edited by Michel Bertrand, Karine Germoni, and Annick Jauer, Presses Universitaires de Provence, 2014, pp. 223-233.
- Schaffner, Alain. *L'Ère du récit d'enfance en France depuis 1870*. Artois Presses Université, 2005.

WSPÓŁCZESNA OPOWIEŚĆ O DZIECIŃSTWIE:
BERCEAU ÉRICA LAURENTA

Streszczenie

Powieść *Berceau* Érica Laurenta, autora kojarzonego z literaturą ludyczną i nietypowym, manierystycznym stylem, wpisuje się w literaturę o charakterze intymistycznym, a jednocześnie wychodzi poza typowe założenia gatunku. Ten autobiograficzny tekst utrzymany w formie pamiętnika opowiada o doświadczeniu adopcji z perspektywy ojca, rzadko spotykanej w literaturze. Koncentruje się przy tym głównie na problematyce dzieciństwa i ukazuje sposób, w jaki wpływa ono na tworzenie się więzi uczuciowych oraz przedstawia jego dwa zupełnie odmienne obrazy: dzieciństwo codzienne, zwykłe a zarazem szczęśliwe oraz przeraźliwie samotne i pozbawione perspektyw dzieciństwo niechcianych dzieci. Niniejszy artykuł analizuje tematyczną i stylistyczną wielowymiarowość autobiograficznego tekstu Laurenta, którego celem jest nie tyle uwiecznienie osobistych przeżyć, co zwrócenie uwagi na los sierot poprzez ukazanie zasadniczej roli rodziny w życiu zarówno dzieci, jak i dorosłych.

Słowa kluczowe: Éric Laurent; dziecko; opowieść o dzieciństwie; ojcostwo; adopcja.

TELLING OF CHILDHOOD TODAY:
BERCEAU BY ÉRIC LAURENT

Summary

More associated with ludic fiction and known for his mannerist style, Éric Laurent enters, with *Berceau*, the realm of intimate literature whilst transcending the usual assumptions of the genre. This autobiographical text in the form of a diary presents the experience of adoption from the father's perspective, which is rare in literature. He focuses especially on the question of childhood in order to show the way in which it contributes to the generation of emotional ties, and gives two contrasting images of this period in life: everyday childhood – ordinary, but happy – and the childhood of abandoned children, desperately lonely and without any prospects for the

future. This article seeks to analyse the thematic and stylistic multidimensionality of Laurent's text, whose main aim is not so much to document personal experiences as to draw attention to the fate of orphans by showing the crucial role of the family in the lives of both children and adults.

Key words: Éric Laurent; child; childhood narrative; fatherhood; adoption.